

ANNE JACOBS

LA SAGA DES HALLER

TOME 2. LA RÉVOLTE D'IDA



ANNE JACOBS

LA SAGA DES HALLER

* *

La révolte d'Ida

Allemagne, 1925.

À Dingelbach, les temps changent et la petite boutique de la famille Haller, le cœur battant du village, est secouée par de nouvelles querelles. Marthe Haller aimerait que ses trois filles restent auprès d'elle, mais les jeunes femmes aspirent à de nouveaux horizons.

Frieda, la cadette, bientôt diplômée du conservatoire d'art dramatique de Francfort, n'a qu'une idée en tête : intégrer le théâtre de Bochum. Ida, la benjamine, déçue par le lycée de jeunes filles qu'elle se réjouissait tant d'intégrer, fait la connaissance d'un étudiant en théologie qui ne la laisse pas indifférente. Heureusement, Marthe peut compter sur son aînée, Herta, qui continue de l'aider à tenir le commerce familial. Mais sa vie à elle aussi est sur le point d'être bouleversée...

Les sœurs Haller parviendront-elles à réaliser leurs rêves ?

Après *La Villa aux étoffes*, Anne Jacobs dessine une nouvelle saga éblouissante à travers les destins de trois jeunes femmes entre les deux guerres.

« UNE SAGA FAMILIALE PALPITANTE
ET ÉMOUVANTE PLEINE D'AMOUR,
D'ESPOIR ET DE SOLIDARITÉ. »

Neue Welt

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-38529-505-9

22,90 €

Prix TTC France



9

782385 295059

Rayon : Littérature étrangère
Design : Constance Clavel
Photo © Leonardo Baldini / Arcangel




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA SAGA DES HALLER

**

LA RÉVOLTE D'IDA

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Saga des Haller, Le Rêve de Frieda, 2025
Le Manoir oublié, Un nouvel espoir, 2025
Le Manoir oublié, Les Années de tourmente, 2024
Le Manoir oublié, Les Temps glorieux, 2024
Les Adieux à la villa aux étoffes, 2023
Tempête sur la villa aux étoffes, 2022
Retour à la villa aux étoffes, 2021
L'Héritage de la villa aux étoffes, 2021
Les Filles de la villa aux étoffes, 2020
La Villa aux étoffes, 2020

Titre original : *Der Dorfladen. Was das Leben verspricht (Der Dorfladen 2)*
Copyright © 2024 par Blanvalet Verlag, une marque du groupe
éditorial Penguin Random House GmbH, Munich, Allemagne.
Tous droits réservés.
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-505-9
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

LA SAGA DES HALLER

**

LA RÉVOLTE D'IDA

Roman

*Traduit de l'allemand
par Corinna Gepner*



Juin 1925

LA CHALEUR PÈSE LOURDEMENT SUR LE VILLAGE. La température semble s'être installée au-dessus de trente degrés et, dans les maisons à colombages et les étables, l'air est étouffant. On transpire jusque dans la vieille église, où la canicule a traversé les épais murs de pierre.

Frieda est assise dans le jardin derrière la maison avec un plat en fer-blanc sur les genoux. Une corbeille remplie de cerises d'été et une casserole sont posées sur la table. Sa tâche consiste à dénoyerauter les cerises à l'aide d'une épingle à cheveux afin que Herta puisse faire de la confiture. L'opération est laborieuse et salissante car le jus des cerises est collant et les noyaux sont récalcitrants.

— Ça te fait des mains d'assassin, lâche Ida, installée dans l'herbe à côté d'elle avec un livre.

— Viens donc m'aider, grommelle Frieda.

— Non, il faut que je ramasse le linge.

Sous-vêtements et soutiens-gorge pendent mollement sur la corde. Il n'y a pas le moindre souffle d'air. Les nouvelles gaines de Frieda luisent d'un éclat soyeux au milieu du linge en coton. Hier, Luise lui a demandé avec une pointe de jalousie si les dessous de charme faisaient partie de l'attirail des actrices. Frieda n'a pas daigné répondre. Dingelbach, leur village, a toujours été un patelin arriéré, mais avec cette chaleur écrasante et ces odeurs de fumier et de porcherie cela devient tout bonnement insupportable.

Elle jette dans la casserole la cerise qu'elle vient de dénoyauter et regarde avec accablement le panier, qui paraît toujours aussi plein. Quelle dépense d'énergie pour quelques pots de confiture ! En plus, les cerises sont bien meilleures sous forme de fruits. Elle en glisse deux dans sa bouche et recrache les noyaux, qui atterrissent devant le carré d'herbes aromatiques. Ida est plus douée à ce jeu : la dernière fois, elle a projeté le sien quasiment jusqu'au poulailler.

— Aujourd'hui, on n'aura pas besoin d'arroser, fait remarquer Ida. Il y a de la pluie dans l'air.

Les yeux plissés, elle pointe le doigt en direction de l'ouest. Au-dessus des prés de la ferme Schütz, où l'on est en train de faire les foin, le ciel est dégagé et d'un bleu intense. Mais à l'horizon, à l'endroit où s'amorcent les collines et où se trouve la cabane en ruine, quelques traînées nuageuses ont fait leur apparition. Si elles paraissent inoffensives, il ne faut pas s'y fier. Les paysans devront avoir rentré le foin avant le début de la soirée s'ils ne veulent pas perdre leur récolte.

Frieda n'aurait rien contre un bon orage. Il rafraîchirait l'air et leur éviterait en outre d'avoir à arroser, le soir, le champ de légumes avec de l'eau puisée dans des seaux à la rivière. Décidément, le sort ne l'a pas gâtée !

Pourquoi a-t-il fallu qu'elle naisse à Dingelbach et ait une mère si sévère et si pointilleuse ? Le théâtre faisant relâche pendant l'été, le conservatoire d'art dramatique a fermé ses portes pour quelques semaines, ce qui ne signifie pas pour autant que Francfort soit en sommeil. Bien au contraire ! Les Francfortois se pressent au zoo, à la Palmeraie ou dans le stade nouvellement construit, où se succèdent des manifestations en tout genre : concerts de jazz dansants, représentations théâtrales, cabaret... Et le soir on tire un feu d'artifice. Un grand nombre d'artistes de la scène francfortoise participent au festival de musique retransmis sur les ondes de radio 470 et à la Première Olympiade de la presse et de la scène dans le vélodrome. Il va de soi que les élèves du conservatoire assistent aux spectacles. Tous, sauf Frieda, condamnée à dénoyauter des cerises poisseuses et à se coucher tôt. Ida est la seule à qui elle puisse faire part de sa contrariété. Il y a aussi à la rigueur l'instituteur Johannes Hohnermann, mais il devient de plus en plus petit-bourgeois dans sa propension à la mettre sans cesse en garde contre les dangers de la grande ville. Depuis ses débuts au conservatoire, Frieda a eu le temps de se roder et pense en savoir désormais plus long que leur brave instituteur de village.

— Frieda ! Ida ! crie soudain la mère par la fenêtre. Venez m'aider !

— Mince, gémit Ida en glissant dans son livre une queue de cerise en guise de marque-page. Il va falloir jouer les gros bras.

Soulagée d'échapper pour un temps à la corvée de dénoyautage, Frieda se lève pour se rincer les mains dans le tonneau d'eau de pluie.

— Ce n'est pas trop tôt ! fait-elle observer. Tu vas à nouveau pouvoir dormir avec nous et maman récupérera sa chambre.

— Ça ne m'aurait pas dérangée que Helga reste encore un moment.

Leur voisine Helga Schütz, qui vit chez elles depuis plus d'un an, a enfin trouvé à se loger. Lors d'une dispute, Otto, son mari, l'avait battue si violemment qu'elle avait dû être hospitalisée, de même que leur fils Heinz, alors âgé de neuf ans. Après cela, Helga a fait ce qu'aucune femme mariée du village n'aurait osé faire : elle a dit à son mari vouloir divorcer et l'a quitté. Sa décision a provoqué un scandale à Dingelbach. Les villageois considèrent le mariage comme une institution sacrée, et les époux sont censés traverser ensemble les bons comme les mauvais jours. Il en a toujours été ainsi et, sur ce point, les avis n'ont pas varié. Il arrive qu'on se dispute et que l'on cogne ; c'est normal. Si un mari peut se retrouver avec un œil au beurre noir, la plupart du temps c'est la femme qui se fait rosser. Or ce sont justement les femmes du village qui en ont le plus voulu à Helga. Et, lorsqu'elle est sortie de l'hôpital, Marthe Haller, la mère de Frieda et d'Ida, qui tient la boutique du village, est la seule à avoir eu le courage de l'accueillir chez elle.

Marthe lui a laissé sa chambre, et la cohabitation s'est bien déroulée en dépit du manque de place. Ida a d'abord dû dormir à la cuisine, puis elle s'est aménagé un réduit de fortune sous les toits. Tout semblait s'engager pour le mieux puisque Otto, ayant échoué à ramener de force sa femme à la ferme, avait déclaré qu'il demanderait lui-même le divorce. Chez les Haller, cette nouvelle avait ravi tout le monde : Otto devrait prendre à sa charge les frais de la procédure et, le divorce prononcé, Helga pourrait enfin épouser Oskar Michalski, l'homme qui l'aimait et avec qui elle serait heureuse.

Cependant les choses ne se sont pas passées comme on l'espérait, et ce par la faute de Gertrud, la mère

d’Otto Schütz. Hostile de longue date à sa belle-fille, elle a réussi à convaincre son fils de faire traîner les choses afin que Helga ne puisse pas se remarier. Depuis, Helga doit attendre qu’Otto fasse le nécessaire, et Gertrud en profite pour répandre toutes sortes de calomnies sur son compte. Et, si à l’époque des faits le village s’est ému de la violence d’Otto envers sa femme et son fils, depuis le vent a tourné. Beaucoup voient en Helga une « garce adultère » qui refuse de retourner auprès de son époux légitime.

La boutique des Haller souffre elle aussi de cette histoire. Au début, Marthe ne voulait pas le reconnaître. « Mais non, déclarait-elle. Les gens ont besoin de lessive en poudre et de savon, de sucre et de sel, de fil et de boutons, et j’en passe. Où se procureraient-ils tout ça ? Ils seront bien forcés d’acheter chez nous. »

Avec le temps, pourtant, elle a dû admettre qu’elle se trompait. Son chiffre d’affaires n’a cessé de baisser. Nombre de ses clientes ne lui achètent plus que le strict nécessaire et attendent que quelqu’un se rende à Steinbach ou Oberursel pour se procurer le reste. Et ce uniquement parce que Marthe Haller héberge la « pécheresse ».

Après Pâques, Gertrud Schütz a inventé une nouvelle tracasserie. Une fois par semaine, elle envoie son valet Hannes à Bad Homburg avec la charrette. Or elle a fait savoir aux femmes du village que celles qui auraient des achats à faire pourraient l’accompagner sans avoir à déboursier. Sa proposition a rencontré un vif succès, du seul fait, déjà, que Hannes est un jeune gars plein d’entrain. Et, lorsque les travaux des champs le permettent, la charrette est pleine de femmes qui trouvent grand plaisir à ces « sorties courses » d’un nouveau genre.

Cette initiative a causé un grand préjudice à la boutique. Non seulement Marthe ne peut plus écouler

ses articles, mais en plus elle s'entend dire qu'à Bad Homburg on trouve mieux pour moins cher. Cette situation a plongé Helga dans le désespoir. Elle a envisagé d'aller s'installer dans la cabane en ruine située sur la colline afin de ne plus causer de difficultés à Marthe, qui l'en a dissuadée. Cela dit, il fallait tout de même trouver une solution. À Dingelbach, personne n'était prêt à accueillir une femme ayant quitté le domicile conjugal et attendant le divorce. Et d'autant moins qu'on ne voulait pas se mettre à dos le riche Otto Schütz, maire de la localité.

Finalement, le forgeron Hannes Killinger, qui avait toujours soutenu Helga, et le guérisseur Rudolf Alberti ont réussi à convaincre l'aubergiste Guckes de lui louer une de ses chambres inoccupées. Au départ, Karin, la femme de Jörg Guckes, ne voulait pas en entendre parler, prétendant que « cette femme » ferait fuir la clientèle. Mais Killinger est parvenu à la rassurer. « Tu ne crois tout de même pas que les gars vont rester chez eux à écluser leur bière ou leur cidre sous le nez de leur femme ? a-t-il dit en riant. Ça n'arrivera pas de sitôt, quoi que fasse Otto. »

Ils ont négocié, et Karin Guckes a posé ses conditions : Helga devrait donner un coup de main dans la maison et à la cuisine, nettoyer la salle le matin. Bien sûr, il n'était pas question qu'elle fasse le service. Elle devrait également se montrer le moins possible, et les quatre enfants Guckes n'auraient pas le droit de monter la voir. Et, a conclu Karin, Oskar Michalski ne mettrait plus les pieds à l'auberge. Il n'aurait plus manqué qu'on l'accuse d'avoir ouvert un « établissement » à l'étage !

Helga s'est pliée à tout, soulagée de ne plus peser sur les dames Haller. Elle tient cependant à rester à Dingelbach à cause de son fils Heinz, qui vit chez son père, à la ferme Schütz. Elle continue à croire qu'un

jour elle pourra s'établir à Dingelbach avec son nouvel époux et que Heini sera autorisé à leur rendre visite. Frieda s'étonne de la voir se cramponner à cet espoir. Helga a vécu assez longtemps au village pour savoir que son rêve a peu de chances de se réaliser. « Les temps changent, a-t-elle pourtant affirmé en souriant. Il faudra bien qu'ils s'en rendent compte. »

Le déménagement à l'auberge *Au corbeau* aura donc lieu dans l'après-midi. Le moment est bien choisi car, à cette heure, le village est presque désert ; tous les bras disponibles sont aux champs. Ce matin, on a terminé de faucher ; il faut maintenant retourner le foin et, en travaillant à un bon rythme, on pourra le charger sur les charrettes en début de soirée et le rentrer. Otto Schütz et deux ou trois autres qui en ont les moyens ont engagé des saisonniers et la tâche va bon train. Les paysans moins fortunés se débrouillent autrement ; ils font appel aux enfants, même les plus jeunes. En cas de nécessité, les bons voisins viennent à la rescousse. En particulier l'instituteur Johannes Hohnermann, qui ne possède qu'un jardin. Il dispense généreusement son aide.

En rentrant chez elles, Frieda et Ida constatent que la chambre occupée par Helga a déjà été vidée. La jeune femme a rassemblé ses maigres effets dans deux ballots. À présent, il faut faire passer dans l'étroit escalier la machine à coudre que l'oncle Schorsch lui a généreusement offerte. Tout le monde s'y met, car l'engin est lourd et la table pourvue d'une pédale en fonte pèse son poids elle aussi. On descend donc séparément machine et table pour les déposer dans le chariot à ridelles. On jette un drap par-dessus car, d'après Ida, la poussière soulevée par le vent dans la rue risque d'abîmer le mécanisme. Par chance, il n'y a pas le moindre souffle

d'air. Les maisons à colombages sont écrasées de chaleur, les charpentes craquent. Seules les hirondelles se livrent à des va-et-vient incessants afin de nourrir leurs petits dans les nids qu'elles ont installés dans les étables. Herta, l'aînée des sœurs Haller, reste à la boutique pour le cas très improbable où il y aurait de la clientèle. Les autres se sont mises lentement en route vers l'auberge. Helga et la mère portent les ballots sur l'épaule pendant qu'Ida et Frieda tirent le chariot.

— On dirait une caravane dans le désert, lâche Ida en essuyant son front trempé de sueur. Il ne manque plus que les chameaux !

— Les chameaux, c'est nous, fait remarquer Frieda.

— Ce sont des bêtes intelligentes et endurantes, réplique Ida sur un ton doctoral. On les surnomme les « vaisseaux du désert ».

— Parce qu'il y a beaucoup d'eau dans le désert, hein ? grommelle Frieda.

— Non, parce que voyager sur leur dos donne le mal de mer.

Selon Ida, Helga a tout à fait le droit de rester vivre à Dingelbach, et si les gens du village ne le comprennent pas c'est leur faute. Ida est une petite personne peu ordinaire : elle fait ce qu'elle veut et se procure sans ménagement ce dont elle a besoin. À quinze ans à peine, elle n'est plus une enfant.

Karin Guckes les attend avec impatience devant l'auberge, la clé de la chambre à la main.

— Ah, tout de même ! dit-elle sur un ton revêche. Je n'ai pas que ça à faire, moi. Il faut rentrer le foin dans la grange et je suis là à faire le pied de grue.

Jörg Guckes et sa famille sont aux champs eux aussi. Outre l'auberge, ils exploitent une petite ferme et possèdent quatre vaches. Karin fait signe à Marthe et Helga

de la suivre et lève les yeux au ciel en voyant les deux filles décharger avec précaution la machine et la table.

— Eh bien, on n'est pas rendues ! peste-t-elle en les aidant. Il n'a jamais été question qu'elle installe un atelier de couture.

Son attitude agace Frieda. Karin Guckes n'a pas un mauvais fond mais, comme toutes les femmes de Dingelbach ou presque, elle a l'esprit borné. D'un côté, louer la chambre est une source de revenu, de l'autre, elle ne veut pas que Helga y couse. Or Helga est une excellente couturière et, en dépit de tout, il se trouve des villageois pour lui passer de petites commandes. On est comme ça, à Dingelbach. Extérieurement, on méprise Helga d'avoir quitté son mari. Mais quand il s'agit de se montrer économe et de faire tailler un pantalon et un gilet pour le fils dans la vieille veste du père, on vient la voir en cachette et on se montre aimable – Helga travaille bien et ne demande pas cher.

Son nouveau logis ne mérite guère le nom de chambre. C'est plutôt un débarras : la pièce est minuscule, il y a tout juste assez de place pour le lit et une chaise, et quelques crochets au mur font office de penderie. On installe à grand-peine la machine à coudre devant la petite fenêtre, qui donne sur la cour. Il n'y a même pas de poêle, mais Karin explique que le conduit de cheminée passe juste derrière le mur, ce qui assurera la chaleur nécessaire en hiver.

— C'est une chambre à louer, ça ? demande Ida, qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots. À côté, notre poulailler a l'air d'un palais !

— Si ça ne convient pas à Helga, elle n'est pas forcée de la prendre, rétorque Karin sur un ton venimeux. Il est interdit de fumer dans la chambre. Et les rideaux sont neufs, je ne veux pas de taches.

En effet, elle a installé d'épais rideaux afin qu'on ne voie pas Helga le soir quand il y a de la lumière.

— Bon, vous savez tout, déclare Karin avec impatience en donnant la clé à Marthe. Il faut que je retourne aux champs, Jörg m'attend. Il y a de l'orage dans l'air, pourvu qu'on ait le temps de rentrer le foin !

Sur quoi elle redescend l'escalier en les laissant seules.

Marthe est furieuse. Cette pièce est l'ancien débarras, elle le sait. Karin l'a vidée de son bric-à-brac et y a placé un vieux châlit avec un matelas de paille afin de ne pas avoir à louer une des trois chambres qu'elle met à la disposition des clients.

— Je n'aurais jamais cru ça d'elle ! dit-elle. C'est un péché, une honte, de réclamer de l'argent pour ce trou !

— Laisse, Marthe, répond Helga. C'est provisoire.

La mère l'aide à faire le lit avec le drap qu'elles ont apporté. De son côté, Ida s'occupe de remettre la machine à coudre sur sa table. Frieda les laisse vaquer, heureuse de pouvoir échapper à cet endroit sinistre. Elle préfère encore affronter la chaleur torride qu'étouffer dans cette pièce exiguë. Pauvre Helga ! Et tout ça parce qu'elle a eu la bêtise d'épouser Otto Schütz. Maintenant, quoi qu'elle fasse, elle n'a plus aucune chance de vivre décemment à Dingelbach. En ville, ce serait différent. Les femmes divorcent et cela ne dérange personne. Au moins deux des actrices du théâtre sont divorcées, Frieda le sait. D'autres vivent avec un homme sans être mariées. La grand-mère lui a expliqué que cela ne se faisait que dans les milieux artistiques, où les mœurs ont toujours été plus libres, mais Frieda n'en est pas convaincue. Elle pense plutôt que les citadins ont l'esprit plus large que les villageois. L'air de la ville est propice à la liberté, dit-on. À la fin de l'année, avant même de se présenter à l'examen final au conservatoire d'art dramatique, elle

passera des auditions dans divers théâtres en espérant décrocher un contrat. Et là, au revoir Dingelbach !

Dehors, la chaleur est toujours aussi insupportable, mais la lumière a changé. Elle est instable, bourdonnante, et dans l'air règne une tension oppressante. Frieda tourne le regard vers l'ouest, où on charge le foin dans les prés d'Otto Schütz. Mais oui : les inoffensives traînées nuageuses qu'on apercevait un peu plus tôt se sont transformées en une masse grise qui se dresse à l'horizon telle une montagne. En la regardant plus attentivement, on en voit émerger de nouveaux nuages comme des poings menaçants tendus vers le village.

Par précaution, elle s'attelle à nouveau au chariot et repart en direction de la boutique. Un vent léger s'est levé, il soulève des nuages de poussière. La première charrette chargée de foin à ras bord surgit au niveau de la fontaine du village, conduite par Dieter Kappus, le mari de Luise. La transpiration lui colle sa chemise au corps et il claque du fouet afin de pousser sa jument, qui tente de marquer une halte pour s'abreuver.

Frieda gare le chariot dans la petite remise et entre dans la boutique. Assise sur un tabouret, Herta est plongée dans un roman à quatre sous. En entendant sa sœur, elle tourne vers elle un regard absent. Ah, se dit Frieda, elle rêve encore au prince charmant qui épouse la pauvre jeune fille.

— J'ai rentré le linge, dit Helga sur un ton de reproche, cette tâche incombant normalement à Ida. Et les cerises sont dans la cuisine.

— Merci !

Un faible grondement de tonnerre se fait entendre. Herta repousse son livre et court à la vitrine. Elle donne sur la rue du village, qui s'est animée. Fritz Grossmann arrive avec sa charrette, suivi de près par Otto Schütz

et son attelage de deux chevaux. Ce dernier est pressé, il a un second voyage à faire. Il jure et peste contre Fritz Grossmann, dont la récolte menace de verser parce qu'il l'a mal chargée.

— Il s'y prend comme un manche, celui-là ! Il ne manquerait plus que son foin atterrisse dans le jardin de la cure...

— Enfin un peu de mouvement ! soupire Herta. Sans quoi on croirait que tout le monde a quitté le village pour de bon.

Un nouveau roulement de tonnerre, encore lointain mais toujours aussi menaçant. L'air semble crépiter, et Frieda se sent soudain fébrile. Elle jette un coup d'œil dans la cuisine sur le panier rempli à ras bord de cerises. Non, elle ne sera pas assez tranquille pour s'asseoir et reprendre le dénoyautage. Elle monte donc dans la chambre qu'elle partage avec ses sœurs afin de se plonger dans *Le Marchand de Venise*. Elle a besoin de respirer l'air du théâtre, de se projeter dans un rôle, de se sentir à sa place et non dans ce village sans intérêt où des gens bornés s'obstinent à se rendre la vie impossible.

Mais elle ne parvient pas à se concentrer sur la pièce, à devenir la courageuse et intelligente Portia, qui, déguisée en avocat, sauve un ami de la mort. C'est sans doute à cause du bruit qui règne dans la rue ou du tonnerre qui s'intensifie, à présent accompagné d'éclairs. Si seulement il pouvait enfin pleuvoir, ce serait une libération !

La porte de la chambre s'ouvre à la volée, livrant passage à Ida, rouge et en sueur, la robe tachée. Des boucles échappées de ses nattes cuivrées sont collées à ses tempes.

— Bon, maintenant, ça suffit ! gémit-elle. Je n'en peux plus. Coupe-moi ça, Frieda !

— Quoi ? s'étonne sa sœur en reposant son texte.

— Comment ça, « quoi » ? Les cheveux, pardi ! Je transpire à mort avec ces nattes !

Animée d'une détermination farouche, Ida a dérobé les ciseaux que la mère range dans sa boîte à ouvrage. Frieda hésite. Elle aussi a envie d'une coupe à la garçonne, mais Marthe Haller ne veut pas en entendre parler. Aucune femme, aucune jeune fille ne porte les cheveux courts au village. Cette coiffure est l'apanage des citadines aux mœurs dissolues, celles qui se fardent les lèvres et revêtent des dessous en soie ornés de dentelle.

— Je ne peux pas faire ça, proteste Frieda. Il faudrait que tu ailles chez le coiffeur, sinon tu vas ressembler à un balai espagnol.

Ida ne partage pas son avis. Le coiffeur ou Frieda, pour elle c'est du pareil au même, seul compte le résultat.

— J'en ai assez d'avoir des kilos de laine sur la tête, rétorque-t-elle en tendant les ciseaux à sa sœur. Allez, vas-y !

Un puissant coup de tonnerre empêche Frieda de répondre, mais elle prend les ciseaux et les actionne deux ou trois fois à titre d'essai.

— Maman va en faire une attaque, objecte-t-elle.

— Elle s'en remettra.

Ida allume le plafonnier puisque les nuages ont masqué le soleil, puis s'assied sur le lit à côté de sa sœur et lui tend sa natte droite.

— Non, pas comme ça. Il faut que tu défasses tes tresses et que je te peigne.

— C'est tout ? réplique Ida, agacée. Je peux aussi me les passer au fer à friser et les asperger de parfum !

— Les peigner suffira. Sinon ce ne sera pas régulier.

Ida se relève à contrecœur pour aller chercher le peigne sur la commode. Puis elle retire ses barrettes

et défait ses longues nattes, et ses cheveux se déploient autour d'elle comme une cape brillante. Ils lui descendent jusqu'à la taille et bouclent à l'extrémité. En fait, ils sont beaucoup trop beaux pour qu'on les coupe, estime Frieda. Ida rejette une partie de sa chevelure sur sa figure, la peigne et ordonne à Frieda de commencer par lui faire une frange.

Un bruyant coup de tonnerre retentit ; l'orage est arrivé au-dessus du village. La main tremblante, Frieda approche les ciseaux avec précaution et se met à l'œuvre, ce qui lui procure une drôle de sensation. Les cheveux de sa sœur sont si épais qu'il lui semble couper des fils de verre.

— La frange est trop longue, se plaint Ida en soufflant par-dessous pour chasser les mèches qui lui tombent sur les yeux. Je ne vois plus rien.

Tandis que Frieda rectifie la coupe, les cheveux volent et se répandent sur le lit et le sol, ce qui fait éternuer Ida. La frange n'est pas tout à fait droite, mais pour une première fois l'apprentie coiffeuse ne s'en est pas si mal sortie.

— Maintenant, le reste ! exige Ida. Un pouce au-dessous de l'oreille, et plus court derrière.

À cet instant, un violent coup de tonnerre retentit telle une grenade de mortier, et le plafonnier s'éteint aussitôt.

— Aïe ! crie Ida. Tu m'as mis un coup de ciseaux dans l'oreille !

— Désolée, bafouille Frieda. Je t'ai fait mal ?

— Non, c'est très agréable ! Tu n'as qu'à me couper l'autre et le compte sera bon !

La lampe se rallume, la lumière vacille, s'éteint à nouveau puis revient. Frieda tamponne l'oreille de sa sœur avec un mouchoir. La coupure est superficielle, le sang, vite essuyé.

— Maintenant, continue. Je ne vais quand même pas me balader avec une demi-coupe à la garçonne ! Et attention, hein ? Sinon tu t'en prends une !

— Dans ce cas tu te débrouilleras toute seule !

Frieda poursuit sa tâche, et les longues mèches ondulées tombent sur le lit.

— Tu as fini ?

— Regarde-moi. Attends. Là, c'est encore un peu trop long.

Frieda exécute les ultimes retouches avant de se déclarer satisfaite. Ida se lève alors d'un bond et court à la table de toilette, sur laquelle est fixé un miroir rectangulaire légèrement terni.

— Formidable ! s'exclame-t-elle avec ravissement en secouant ses cheveux courts. Épatant ! Je me sens libre tout à coup !

Elle fourrage dans sa chevelure, se frotte la peau du crâne et ébouriffe la belle coiffure que vient de réaliser Frieda.

— Tu as l'air d'un balai, maintenant ! Passe-toi donc un coup de peigne.

— Les balais, c'est très joli, réplique Ida en continuant à bouleverser sa chevelure, à présent dressée sur sa tête. Ah, j'en connais qui vont être bien étonnées au lycée !

— C'est maman qui le sera la première...

— Et Herta, alors !

— Ça oui ! Elle va en tomber dans les pommes.

Une grosse goutte claque contre la vitre, puis un éclair aveuglant zèbre le ciel et le tonnerre éclate, roulant à travers les nuages tel un chariot. Une fois qu'il s'est tu, les gouttes déferlent sur le toit. Frieda ramasse les mèches coupées, les empile soigneusement les unes sur les autres et finit par se retrouver avec un épais

paquet de boucles cuivrées à la main. De l'or d'un rouge brillant.

— Je pourrais les emporter à Francfort et les vendre à un coiffeur, dit-elle.

— Dans ce cas, je veux la moitié de l'argent ! s'écrie Ida. Ce sont mes cheveux, quand même.

Elle ouvre la fenêtre, affirmant que la pluie ne risque pas d'entrer parce que le vent vient de l'ouest. Debout côte à côte, les deux sœurs respirent la chaude et revigorante humidité tout en regardant la pluie tomber en épais fils gris sur les champs et les prés. Quel soulagement ! On dirait que la terre s'étire d'aise. L'eau gargouille dans la gouttière et atterrit avec un clapotis dans le tonneau citerne.

— Parfois, c'est tout de même agréable à Dingelbach, fait remarquer Frieda en inspirant une grande bouffée d'air.

Il règne une odeur de foin, de moiteur, d'herbes aromatiques et de sureau doux-amer. L'odeur de sa région natale.

— Et comment ! réplique Ida en secouant ses cheveux courts. Dingelbach est le plus bel endroit du monde !

2

— **I**L FAUT QUE J'Y RÉFLÉCHISSE, dit Ilse Küpper sans se presser. C'est un peu inattendu.
— Bien sûr, bien sûr, répond Oskar Michalski en se passant nerveusement la main dans les cheveux. Ce n'est pas pressé, madame Küpper. Prenez le temps d'y penser.

À la fin de sa journée de travail, il a sollicité un entretien auprès de la directrice de l'usine, et ils se sont rendus dans son bureau, à moitié vidé de ses meubles. Dans quelques jours, Ilse emménagera dans un ensemble de plusieurs pièces destinées à l'administration et installées dans le nouveau bâtiment. Il ne reste plus que la table et deux chaises, ainsi qu'un chariot roulant sur lequel sont posés les dossiers les plus importants. Demain, un employé de la compagnie de téléphone viendra effectuer le raccordement au réseau.

— J'examinerai la question, promet-elle.

— Merci, madame Küpper, repartit Oskar en se levant. Il me semble que ce serait une bonne solution pour tout le monde.

— Peut-être...

Il lui adresse un sourire d'un optimisme touchant, lui souhaite une agréable soirée et s'en va, laissant son interlocutrice à sa perplexité. Ce projet n'a ni queue ni tête, estime-t-elle. Il l'a priée de lui vendre un bout de terrain, cinq cents mètres carrés de son parc reconverti en terre cultivable depuis quelques années, mais destiné à retrouver au plus vite sa beauté d'autrefois – à condition que l'entreprise continue à prospérer. Oskar souhaite y construire pour Helga et lui une maison où ils vivront lorsqu'ils seront mariés.

Ce projet fait plutôt à Ilse l'effet d'un acte de désespoir. Acheter un bout de terrain. Bâtir une maison. Comment la paiera-t-il ? Il devra s'endetter. Et comment les choses évolueront-elles ? Si ses espoirs étaient déçus ? Oskar Michalski vit depuis plus d'un an dans une situation extrêmement pesante, oscillant entre patience forcée et initiatives précipitées qui font froid dans le dos. Ilse le comprend si bien ! Devoir attendre indéfiniment la femme qu'on aime est terrible. C'est un miracle qu'il ait tenu jusque-là – un autre aurait sans doute déclaré forfait depuis longtemps. Mais pas lui. Il est revenu à Dingelbach pour reconquérir son Helga et vivre avec elle ; il ne baissera pas les bras, quelles que soient les difficultés. Cette fidélité émeut Ilse, qui n'est pas sans éprouver de la colère à l'égard d'Helga, qu'elle juge trop dure envers Oskar. Car la jeune femme a décidé de rester à Dingelbach pour ne pas avoir à abandonner son fils. En outre, elle ne veut pas contrevenir aux règles de l'honnêteté et de la bienséance et attend d'avoir divorcé pour rejoindre Oskar. Pas question de vivre avec lui en union libre, elle serait déconsidérée auprès des villageois.

« Elle croit sérieusement que les gens l'accueilleront à bras ouverts quand elle aura épousé son Oskar, a dit

Carla, la gouvernante d'Ilse, en se tapotant la tempe. Elle n'est pas au bout de ses surprises ! Même remariée, une divorcée reste une divorcée. Et elle ne peut pas prétendre à un mariage religieux. »

Carla pense que Helga aurait mieux fait de quitter Dingelbach avec Oskar, enfant ou pas. Infliger un tel traitement à un homme ne lui paraît pas correct. Ilse tend à partager son point de vue. Oskar ne va pas bien. À deux reprises au cours de l'hiver il a attrapé une grosse bronchite, et au printemps il a été terrassé par la grippe. Il a maigri, a le visage ridé, les yeux caves, s'agite en permanence et passe les fins de semaine chez Hannes Killinger – soi-disant pour donner un coup de main au forgeron. S'il n'en dit rien, Ilse et Carla le soupçonnent d'y retrouver Helga de temps à autre. Probablement en fin de soirée, car pendant la journée de nombreux regards s'attachent aux faits et gestes de la jeune femme, soucieuse de préserver une réputation déjà ruinée.

Ilse secoue la tête et prend la décision d'en parler à Richard Goldstein. Il a passé quelques jours à Francfort afin de régler pour la banque des affaires importantes, mais il regagnera dans la soirée l'appartement qu'il loue à la villa et a sans doute prévu de l'inviter à dîner à l'extérieur. Cela fait plus d'un an que Richard vit et travaille chez elle. Il s'est aménagé un atelier et, ainsi que l'espérait Ilse, a recommencé à peindre. Leurs relations sont amicales, marquées par un respect mutuel et une certaine attirance.

Ilse ne nourrit pas d'illusions. Richard Goldstein est un homme séduisant. Il doit avoir des fréquentations féminines à Francfort, sans souhaiter s'engager. Elle est pour lui une amie patiente et à l'écoute, une conseillère à laquelle il confie des choses qu'il ne souhaite discuter

ni avec sa mère ni avec quelque proche que ce soit. Leurs conversations du soir portent surtout sur son inclination longtemps réprimée pour l'art, mais aussi sur des sujets plus personnels, plus intimes, par exemple ce qu'il a vécu pendant la guerre et qui le poursuit, comme tant d'autres hommes. En revanche, il ne s'est jamais exprimé sur ses relations étrangement distantes et pourtant affectueuses avec sa mère.

Sa présence constitue pour Ilse un grand enrichissement. Leurs rencontres apportent un contrepoint stimulant à ses dures journées de cheffe d'entreprise, l'introduisent dans un monde nouveau qui la fascine et auquel elle prend part en faisant profiter Richard de son sens pratique et de ses talents d'organisatrice. Une fois installé à la villa, Goldstein n'a pas tardé à ouvrir son atelier à d'autres peintres. Il propose de petites expositions auxquelles il convie des amis et des connaissances des environs. Il prévoit également un programme de conférences, de soirées musicales et de lectures. Il souhaite ainsi faire se rencontrer l'art et l'argent afin d'aider des artistes encore inconnus à vivre et à travailler sans être taraudés par des problèmes financiers. Lui-même préfère rester au second plan, trop modestement, estime Ilse : elle n'a toujours pas réussi à le convaincre de montrer ses propres œuvres.

« Elles sont trop mauvaises, a-t-il déclaré. Je ne suis qu'un artisan doué et consciencieux. Heureusement, je n'ai pas la vanité d'entretenir des illusions à ce sujet.

— Moi, vos tableaux me plaisent, a-t-elle répliqué avec sincérité.

— J'en suis très heureux ! »

Lorsqu'il lui sourit avec cette chaleureuse cordialité, elle se sent troublée et encline à se livrer à des espoirs trompeurs. Richard est un ami, un bon camarade, rien

de plus. Ce sourire engageant, il l'adresse également à d'autres, notamment aux artistes qu'il invite à la villa, hommes ou femmes. Ainsi qu'à Carla, qui lui manifeste un grand respect et va jusqu'à esquisser une gémulation lorsqu'il la salue.

Ilse ferme le bureau et se rend à la villa pour un brin de toilette avant l'arrivée de Richard – changer de chemisier et se donner un coup de peigne, c'est tout. Voilà tout de même plus d'un an qu'ils se connaissent, ils vivent dans la même maison et lui non plus ne fait pas d'efforts vestimentaires lorsqu'il travaille chez lui, ainsi qu'elle l'a constaté avec plaisir. L'été, elle le trouve souvent devant son chevalet, vêtu d'un pantalon clair et d'une chemise légère, pieds nus et les manches retroussées. Il est mince, plus nerveux que musclé et, lorsque les boutons supérieurs de sa chemise sont ouverts, on distingue la toison sombre qui lui couvre la poitrine. Il porte autour du cou une fine chaîne d'or avec un médaillon, sans doute un bijou de famille.

Carla lui ouvre. Sachant que « M. Goldstein » rentre aujourd'hui, elle a mis un tablier blanc propre.

— J'ai préparé du thé, chuchote-t-elle à Ilse. Marthe Haller a commandé le sucre candi exprès pour moi.

— Très bien, Carla. Je ne peux malheureusement pas te dire si nous dînerons ici ce soir.

— M. Goldstein a appelé. Il a prévu de vous emmener à Bad Homburg, au restaurant de votre frère. Il veut sûrement vérifier de quelle façon M. Josef a investi l'argent...

— Quelle excellente idée ! répond Ilse en adressant à Carla un regard de reproche.

— C'est ce que je lui ai dit moi aussi, madame.

— Dans ce cas, il faut que je me change. Sers-lui donc le thé s'il arrive avant que je sois prête.